

Mes doigts se glissent dans la fourrure tigrée et l'animal ronronne bruyamment. Alors que je lui gratte la base de son cou avec mes ongles, la chatte frotte sa truffe minuscule contre moi, comme pour m'ordonner d'accélérer le mouvement. Ça doit être génétique, cette façon qu'ont les chats de se prendre pour des dieux vivants et de toiser les humains avec leur petit air suffisant.

Je lève les yeux au ciel en lâchant un soupir d'exaspération.

— Ne sois pas trop exigeante, Minette, sinon je retourne dans ma chambre sans toi et tu dormiras dans ta cage.

La chatte me regarde d'un œil torve.

— Ma pauvre, de quel nom débile tu as hérité ! Sérieux ?
« Minette » ?

Je reprends mes câlineries sous son ventre, là où les poils ont été rasés, laissant un trou oblong dans la fourrure soyeuse. J'atteins l'estafilade longiligne qui lui barre l'abdomen. La cicatrice est encore boursouflée, mais elle est propre. Les chairs ont été réparées, et pourtant la peau nue luit d'un rose inhabituel, presque surnaturel. Mus par un réflexe inconscient, mes doigts remontent sur mes avant-bras zébrés. Les rainures qui les sillonnent sont, elles, d'une couleur plus terne, délavée par le temps.

— T'es une battante, toi ! Tu le sais ?

Je caresse à nouveau le félin, qui ronronne de plus belle.

— Chérie, tu devrais aller dormir. Je te rappelle que c'est la rentrée, demain, dit mon père.

—Comment je pourrais oublier...

Ma rentrée en première. Nouveau lycée. Nouvelle ville. Nouvelle vie. En espérant que celle-ci soit plus clémente que la précédente.

Mon père réajuste ses gants. Il ouvre un étui de compresses stériles et entreprend de finaliser le pansement destiné à l'abdomen de Minette.

—Elle doit vraiment retourner dans sa cage ? Je peux la prendre avec moi...

—Estelle, tu ne vas pas me faire le coup tous les soirs ! Tu n'as plus huit ans !

—Minette est la seule patiente de la clinique cette nuit. Ça ne fera pas de jaloux... Promis, ce soir, c'est la dernière fois. Et puis, avec tous les amis fabuleux que je vais me faire dans ce super lycée, je vais passer toutes mes soirées sur Messenger ou sur Facebook ! Et je n'en aurai plus rien à faire du chat !

Mon père fait la moue en écoutant mon sarcasme. Et je sais qu'il va céder.

Quand j'avais douze ans et que je me scarifiais les bras, il me passait déjà (presque) tout. Mais maintenant que maman n'est plus là, c'est pire.

C'était maman, le capitaine. Elle qui menait notre barque familiale où elle le désirait. Avec son petit caractère bien trempé, elle était notre phare, notre boussole. Nous nous laissions aller au gré des flots de la vie, sans jamais penser à la prochaine étape, au prochain voyage. Le sien, ça a été le cancer. Avec, à l'arrivée, la mort.

Depuis, mon père et moi sommes comme deux réfugiés, apatrides, voguant au gré de nos humeurs, toujours changeantes. Jusqu'à ce jour de mars dernier où papa a décidé que nous avions besoin d'un nouveau port d'attache où poser nos valises. Caen nous rappelait tant ma mère que nous sommes partis, non par la mer, mais par la route,

jusqu'à Rennes. Un saut de puce à l'échelle du territoire mais un pas de géant pour nous deux.

Papa a trouvé une petite clinique vétérinaire qui avait besoin d'un repreneur, dans un quartier sympa de la capitale bretonne. Nous logeons dans la petite maison attenante en pierre et ardoises grises. Ma mère aurait certainement trouvé la maison trop étroite à son goût, pas assez lumineuse, manquant de rangements et sans intérêt particulier, mais elle et ses positions très tranchées n'étaient plus de ce monde pour opposer de résistance.

Maman distillait savamment son avis sur tout, tout le temps, et à tout le monde. Et les gens s'y rangeaient très souvent. Nous les premiers. Le gouffre qu'elle a laissé derrière elle n'est pas seulement psychologique, il se ressent dans chaque décision insignifiante que la vie met sur notre route. Quelle pizza à midi ? Quel film ce soir ? Quelle couleur de parure de lit ? Poulet au curry ou canard laqué ? Mer ou montagne ? Expo ou balade ?

Depuis un an, je tente de prendre sa place. De décider au mieux. Chaque jour me renvoie à la figure ce que j'essaie de cacher : je ne suis qu'une pâle copie de Tiphaine Reyes. Je ne tiens pas la comparaison.

Mon père, lui, n'essaie même pas. À part dans son job, dans lequel il excelle, il ne sait pas. Il ne sait JAMAIS. Bière ou vin ? « Je ne sais pas. » Samedi ou dimanche ? « Je ne sais pas. » Avec ou sans jardin ? « Je ne sais pas. »

O.K. Alors quand il a proposé de quitter Caen, j'ai immédiatement accepté. Oui. Oui, nous allions pouvoir aller de l'avant, ou du moins essayer. Oui, je ne voulais plus être la seule à tenir le gouvernail. Oui, j'acceptais de quitter les rares amies qui me restaient, même après ma période lames de rasoir et pointes de compas plantées dans les bras.

Je prends délicatement la chatte et la cale contre ma poitrine. Elle frémit de plaisir.

— Mets-lui sa collerette pour la nuit. Sinon, cette canaille va s'arracher son pansement une fois de plus.

— Pas de problème, chef.

J'empoigne la collerette en plastique sur la table d'auscultation.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais demain ? dis-je.

— Pas d'intervention de prévue, sauf urgence. Quelques vaccins, j'imagine. La routine.

— Tu ne devais pas te mettre en quête d'une assistante ?

— Probablement. Je ne sais pas... Si j'ai le temps. Allez, va te coucher.

— Bonne nuit, papa.

Je lui plante un baiser sur sa joue râpeuse et sors de la salle de soins, la chatte ronronnant à qui mieux mieux au creux de mes bras.

Sept minutes. C'est le temps qu'il a suffi à mes petits camarades pour s'apercevoir que j'étais « la nouvelle ». Le petit lycée de centre-ville où l'anonymat est impossible est tout à fait ce qu'il me fallait. Dans le genre tarte, c'est clair, je ne passe pas inaperçue. J'en viens à me demander comment j'ai pu imaginer que ce déménagement serait une bonne idée. Alors que je traverse la cour, mon cœur se serre si fort que je peine à respirer. J'essaie d'intellectualiser mes pas sur le bitume défoncé en priant pour ne pas me ramasser devant tout le monde.

Arrivée un peu en avance, mais pas trop, je déambule un peu partout, comme une âme en peine. J'ai gardé mes écouteurs sur les oreilles, même si aucune musique ne s'en échappe, pour conserver un minimum de dignité.

Devant les listings de classes, un groupe de filles, toutes fringuées chez Abercrombie & Fitch, m'abordent la bouche en cœur. Une blonde, qui a manifestement dû lisser ses cheveux pendant les dernières vingt-quatre heures, engage la conversation :

—Bienvenue à Saint-Martin. Tu es nouvelle, n'est-ce pas ? Je suis Caly. Et voici Gabrielle, Maëlle et Lucia. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas. Je suis présidente adjointe du bureau des élèves.

—Oh, bientôt présidente, Caly ! pouffe la brune à sa gauche.

Génial.

La future-présidente-belle-et-populaire esquisse un joli sourire à mon intention. On voit qu'elle est en pleine campagne électorale, pour venir faire les yeux doux à une fille comme moi.

Toutes les quatre s'esclaffent. Je me racle la gorge.

—Merci. Et félicitations.

—Et tu es... ?

—Estelle. Estelle Reyes.

—Eh bien, Estelle Reyes, nous sommes enchantées de faire ta connaissance. Tu verras, tu vas te sentir comme chez toi à Saint-Martin.

Ça ne fait aucun doute. Moi, je me sens toujours ailleurs, jamais chez moi. Sûrement tout le contraire de cette Caly.

Je n'ai jamais vraiment été douée pour me faire des amis. Ma mère disait souvent que j'étais une enfant solitaire et secrète. Ça ne me dérangeait pas. Quand j'étais à l'école primaire, il paraît que je pouvais rester des heures à jouer toute seule dans les buissons à ramasser des gendarmes. J'aurais pu écrire une thèse sur la vie du gendarme. Sa physiologie, ses mœurs, sa reproduction. Ça faisait beaucoup rire maman.

—On est dans la même classe. Viens avec nous si tu veux !

Les filles mignonnes s'éloignent en gloussant.

Je soupire et m'engage à leur suite de mauvais gré, en restant à bonne distance.

—Salut, dit une voix rauque à ma droite. Tu t'es déjà fait apalguer par le gang des poufiasses, à ce que je vois ?

Une fille brune, dont la longue natte retombe sur son épaule, et qui nage dans son sweat à capuche trop large, regarde le groupe de Caly avec une aversion mal dissimulée.

— Je m'appelle Éléonore.

— Estelle.

— Fais gaffe à ces filles-là, si tu veux mon avis.

— Pourquoi ? Elles ne sont pas aussi sympas qu'elles en ont l'air ?

La fille rigole et je me détends un peu.

— T'es en quelle classe ? demande-t-elle.

— Première S2.

— Moi aussi. Cool, ton tee-shirt ! T'es une *rideuse*, toi aussi ?

— Une quoi ?

— Ah non, alors. Je me suis plantée. Je pensais que t'en étais.

Une *rideuse* ? Qu'est-ce que ça signifie ? Je n'ai pas le temps de me triturer les méninges plus longtemps car nous arrivons dans le couloir bondé. Je tente de prendre un air détaché.

Çà et là, des groupes de lycéens bavardent bruyamment. Je grimace. Ça va être beaucoup plus dur que ce que je pensais. Éléonore va sûrement aller rejoindre sa petite troupe attitrée et me laisser en plan d'une minute à l'autre. La sensation de poids sur ma poitrine s'accroît. Je me sens déjà terriblement seule. Et forcément, je repense à maman.

Sauf qu'Éléonore reste à côté de moi.

— Tu veux un topo rapide ?

— Pourquoi pas.

— Tu as donc les poufiasses accros au gloss, que tu as déjà eu le bonheur et le privilège de rencontrer. Ici, les geeks, complètement barrés mais super sympas. Le grand Black est une pointure.

Je n'ose pas demander en quoi. Éléonore continue son état des lieux, en pointant chaque groupe du menton.

— Là, les têtes. Dingues, mais sympas. Ici, les sport-études. Légèrement abrutis, mais géniaux en soirée. Puis, les éternelles babas cool. Ne les branche pas altermondialisme, elles sont intarissables. Là, les bonnes copines, fréquentables, à part qu'elles écoutent de la musique de naze. Et ici, les fils à papa, pleins aux as et déjà accros à la poudre. Évidemment, les poufiasses et eux copulent ensemble afin de maintenir la belle lignée de connards qui peuplent ce lycée d'abrutis.

Waouh. Trois minutes seulement que je connais cette fille, et je l'adore déjà.

— Et moi ? Tu ne me présentes pas ?

Un grand blond séduisant, les cheveux coupés court et un sourire de tombeur, passe son bras autour du cou d'Éléonore et lui claque une bise sur la joue.

— Lâche-moi, trou du cul.

Ma camarade se dégage, en faisant éclater bruyamment une bulle de son chewing-gum.

— Salut. Moi, c'est Étienne. Étienne Trou-du-cul.

Le garçon esquisse une révérence à mon intention. Je rougis légèrement.

— Pff, t'es con. Lâche-la, elle est nouvelle.

Je me présente en rougissant de plus belle.

— J'imagine qu'Élé t'a déjà dressé un compte rendu en quatorze points ? Pas vrai ?

Je hoche la tête.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit de moi ?

Étienne sourit en haussant un de ses sourcils en accent circonflexe.

— Que t'étais le plus grand blaireau que la Terre ait porté, répond-elle.

Elle gonfle à nouveau une bulle qui éclate au nez du garçon.

— Ouais, mais un blaireau qui t'a mis ta race sur le *quarter* hier.

Éléonore lève les yeux au ciel et Étienne lui donne une bourrade.

— Lâche-moi avec ça. Quand tu seras au niveau d'Enzo, on en reparlera.

— C'est pas demain la veille.

Ils éclatent de rire de concert. J'envie déjà leur complicité.

— Voilà. Nous, on est le dernier groupe, dit Éléonore. Il n'y a qu'Étienne et moi. Les autres sont dans d'autres classes, ou dans un autre bahut.

— Nous, on est des *riders*. Alors, quel groupe tu choisis ? demande Étienne, avec un clin d'œil charmeur.

— Tu veux pas la lâcher, sérieux ?

Éléonore jette un regard noir à son ami. Je me racle la gorge et prends une grande inspiration.

— Je ne mets jamais de gloss. Je ne suis pas spécialement une tête en classe, ni vraiment sportive, ni geek non plus. J'aime bien la bonne musique...

— Quel genre ? demande Étienne.

Sensation glacée qui s'immisce dans ma poitrine. Comme si tout allait se jouer là. Maintenant. Avec une seule réponse. Mon intégration. Des amis. Ma vie, quoi.

— Plutôt rock ou électro, je hasarde.

Éléonore me glisse un clin d'œil assorti d'un claquement de langue.

— Vendu. T'es avec nous alors.

— Mais je ne *ride* pas, dis-je en bredouillant.

— Pas grave, on t'accepte quand même.

— Merci. Mais, euh... C'est quoi, au fait, un *rider* ?

Mes camarades se dévisagent puis éclatent de rire.

— Viens avec nous après les cours. On te montrera.

Éléonore s'accroche à mon bras et m'entraîne à l'intérieur de la salle de classe.

Finalement, cette rentrée est un peu moins pourrie que ce que j'avais imaginé.